

On fait le tri pour extraire l'essentiel.
Inscrivez-vous à notre infolettre !

ABONNEZ-VOUS
à partir de 2,50 \$/mois



L'actualité



Dans la peau d'un Noir

Société

par [Noémi Mercier](#)
6 novembre 2020

Toutes les voix ne sont pas égales dans l'espace public. Encore maintenant, on en apprend davantage sur le racisme par la bouche des Blancs que par la voix de ceux qui le subissent.



Photo : Daphné Caron

En 2003, pour les besoins d'une enquête du *Journal de Montréal*, le reporter Stéphane Alarie a passé sept jours dans la peau d'un Noir.

La transformation, orchestrée par un maquilleur spécialisé, exigeait cinq heures de travail avant chaque sortie : deux couches de maquillage sur le visage et les bras, la pose de prothèses sur mesure pour la bouche et le nez, des verres de contact colorés, une perruque, une fausse barbichette. L'illusion était si complète, paraît-il, que les collègues du journaliste, son patron et même sa propre mère ont été confondus.

Dans une série d'articles coup-de-poing, Stéphane Alarie racontait les indignités qu'il avaient subies en se promenant dans la grande région de Montréal ainsi métamorphosé. « On m'a viré d'un bar, on m'a épié dans les commerces, on m'a floué sur la valeur d'un bien, on m'a servi des commentaires douteux lors de la recherche d'un logis, on a craint de me

prendre à bord, écrit-il. [...] Reste que, pour moi, ce ne fut évidemment qu'une expérience ponctuelle. Imaginez la chose sur une année, sur toute une vie. »

J'avais été marquée par ce reportage (malheureusement introuvable en ligne). Pas tant pour le racisme qu'il révélait, dont j'étais déjà bien au fait, mais à cause du subterfuge employé pour le mettre au jour. Le quotidien avait jugé qu'un tel exposé serait plus accrocheur, plus convaincant s'il était relayé par un Blanc que si des Noirs avaient eux-mêmes livré leur témoignage. C'était un récit conçu par un Blanc, pour des Blancs, de l'expérience noire, où les Noirs eux-mêmes jouaient les seconds rôles.

La mise en scène était spectaculaire et le compte rendu dans les pages du *Journal*, percutant. En prêtant non seulement sa plume mais son corps à la situation des Noirs au Québec, le journaliste a nul doute éveillé bien des consciences. Mais je me souviens de mon malaise de l'époque : les Noirs ne pouvaient-ils pas parler pour eux-mêmes ? N'étions-nous pas dotés du sens de la parole ? Les Noirs n'avaient-ils donc pas la voix et l'autorité nécessaires pour décrire leur propre réalité ?

Publicité

Ce reportage m'est revenu en tête ces derniers temps alors que le Québec se déchire à nouveau sur la question raciale. Depuis quelques semaines, quand je consulte les médias québécois, j'ai encore trop souvent l'impression de me faire expliquer par des Blancs ce que ça veut dire d'être une Noire.

Dans la [polémique](#) sur la légitimité de citer une injure raciste en classe, par exemple, des [voix noires](#) ont bien fini par se [faire entendre](#). Mais elles sont demeurées noyées dans une mer d'analystes et de penseurs qui n'ont aucune expérience directe du racisme négrophobe, pas de connaissance intime du *n-word* et des plaies qu'il réveille — des données pourtant fondamentales à un débat équilibré sur la question, il me semble.

Le journaliste Patrick Lagacé a fait œuvre utile en admettant dans une [chronique](#) avoir compris trop tard la violence qu'on peut infliger lorsqu'on prononce le mot « n**** » de manière cavalière. J'applaudis cette capacité d'écouter et de se remettre en question. Mais j'ai été déçue de constater que nombre de mes amis et collègues ont eu besoin, pour se sensibiliser à la perspective des Noirs qui se disent blessés par ce débat, qu'un chroniqueur blanc la leur traduise. Il a encore fallu qu'un Blanc se glisse dans la peau d'un Noir.

À lire aussi

Mon cercle d'amis est uniformément blanc. Comment faire pour y ajouter un peu de diversité ? →

Rarement le manque de diversité ethnoculturelle dans les médias d'information ne m'a paru aussi criant que ces dernières semaines. Comme femme noire, ça me fait mal. Comme journaliste, ça me fait honte.

Publicité

Au Québec, les personnes issues des minorités visibles constituent 12 % de la main-d'œuvre, mais seulement 5 % du corps journalistique. Il faudrait donc que les journalistes racisés soient deux fois et demie plus nombreux pour refléter la composition de la population québécoise. En ce qui concerne les journalistes noirs plus précisément, il faudrait multiplier leur nombre par deux.

Dans l'ensemble du Canada, la situation est à peine meilleure : 21 % de la main-d'œuvre, mais seulement 12 % des journalistes, appartiennent à une minorité visible au pays. C'est dire qu'il faudrait presque deux fois plus de journalistes racisés pour que les médias canadiens soient représentatifs de la population. Plus particulièrement, les journalistes noirs et autochtones devraient être 1,6 fois plus nombreux ; les journalistes d'origine arabe, deux fois plus ; les journalistes latinos, trois fois plus.

Ces statistiques m'ont été fournies par [Amélie Daoust-Boisvert](#), professeure de journalisme à l'Université Concordia et anciennement reporter au *Devoir*, qui les a compilées à partir des données du formulaire long du recensement de 2016.

On remarque par ailleurs que les journalistes racisés gagnent moins bien leur vie, en moyenne, que leurs confrères blancs. Pour chaque dollar qu'un homme blanc obtient dans cette profession au Canada, une femme blanche récolte 88 sous ; une femme noire, 76 sous ; un homme noir, 65 sous ; une femme autochtone, 69 sous ; un homme autochtone, 79 sous. Ce fossé pourrait indiquer qu'ils sont moins expérimentés, qu'ils travaillent moins d'heures, qu'ils sont à leur compte ou employés par des médias moins importants. Ça laisse en tout cas supposer qu'ils exercent leur métier dans des conditions plus précaires.

Stéphane Alarie n'est ni le premier ni le dernier journaliste blanc qui a eu l'impulsion de se fondre [dans la peau d'un Noir](#) pour témoigner d'une réalité qui lui était étrangère.

En 1948, Ray Sprigle, un reporter de Pittsburgh, parcourt le Sud ségrégationniste des États-Unis pendant un mois, se faisant passer pour un Afro-Américain grâce à un régime intensif de bronzage. En 1959, John Howard Griffin avale des médicaments normalement prescrits pour soigner la dépigmentation de la peau, afin de foncer la sienne. Quelques semaines durant, de La Nouvelle-Orléans à Atlanta, il affronte les menaces, les regards haineux et la morsure du *n-word*, épreuves qu'il relate dans le livre *Black Like Me*, un classique du genre. En 1969, Grace Halsell publie *Soul Sister*, le récit des six mois qu'elle a vécu à Harlem et dans le Mississippi, métamorphosée en Noire. En 1994, un étudiant du nom de Joshua Solomon met le cap sur l'État de la Géorgie, où il projette de passer un semestre déguisé en Afro-Américain. Traumatisé par le traitement qu'il subit, il coupe court à son immersion après une semaine, racontera-t-il dans le *Washington Post*. À la fin des années 2000, le journaliste [Günter Wallraff](#) sillonne l'Allemagne pendant un an, maquillé en réfugié somalien, imposture dont il tirera un livre et un documentaire. Et ainsi de suite.

La récurrence du motif en devient presque amusante. Il semble que, périodiquement, ici comme ailleurs, de nouvelles générations doivent redécouvrir le fléau du racisme, disséqué, prémâché, digéré par un auteur blanc qui l'a vécu de l'intérieur et qui peut donc attester que, oui, les Noirs disent vrai ! Le racisme existe. Car leurs mots à eux, y compris pour dénoncer leurs propres conditions de vie, n'ont pas la même portée.

Nul doute que ces reporters adeptes de l'infiltration étaient animés par une réelle empathie et par une vive indignation devant les injustices. À présent, l'attitude la plus sensible commanderait plutôt de s'effacer et d'écouter d'abord ceux qui les subissent.

À lire aussi

[« Je nous croyais à l'abri de tout préjugé racial... » →](#)

✉ Les infolettres *L'actualité*

LA QUOTIDIENNE

On fait le tri pour extraire l'essentiel. Assurez-vous de ne rien manquer.
L'actualité dans votre boîte courriel, tous les jours.

Courriel

[Je m'inscris →](#)

11 commentaires ▾

LES PLUS POPULAIRES

5



✉ Les infolettres *L'actualité*

LA QUOTIDIENNE

On fait le tri pour extraire l'essentiel. Assurez-vous de ne rien manquer.
L'actualité dans votre boîte courriel, tous les jours.

Je m'inscris →

Abonnement

[S'abonner au magazine](#)

[Comment activer votre abonnement numérique](#)

[Service à la clientèle](#)

[Parutions précédentes](#)

À propos

[À propos de L'actualité](#)

[Nous joindre](#)

[Politique de confidentialité](#)

[Conditions d'utilisation](#)

[Nétiquette](#)

[Foire aux questions](#)

Suivez-nous

[f Facebook](#)

[t Twitter](#)

[@ Instagram](#)

[in LinkedIn](#)



Quand la distanciation est contre nature

Société

par [Noémi Mercier](#)
28 août 2020

Certaines sociétés carburent à la proximité physique comme d'autres ont besoin de soleil ou de bon vin. A-t-on sous-estimé le rôle de la culture dans la propagation de la COVID-19 ?



Photo : Daphné Caron

Un mal mystérieux m'afflige. Depuis que le Québec se déconfine – depuis qu'on peut à nouveau se réunir à deux mètres les uns des autres, en évitant les poignées de main, les bises et les câlins –, j'ai l'impression suprêmement bizarre de me trouver dans une contrée étrangère.

Passer du temps avec mes parents en me retenant de les embrasser, retrouver de vieilles copines en réfrénant mon envie de passer mon bras autour de leurs épaules, devoir à tout moment vérifier qu'une distance réglementaire nous sépare, cela me plonge dans un état comparable à celui qu'on peut éprouver en voyage. Cet état de déséquilibre et de confusion qui nous atteint quand on ne maîtrise pas les codes du pays et qu'il faut réapprendre des gestes aussi banals que faire la queue ou ouvrir une porte.

Au cours des dernières semaines, il m'est souvent arrivé d'avoir l'esprit embrumé dans des situations sociales : je perds mes bonnes manières, je fonce dans les meubles, je bafouille, j'ai du mal à soutenir une

conversation. Vous comprendrez que ça puisse légèrement m'inquiéter, étant donné le métier que j'exerce.

Suis-je la seule à perdre une partie de mes moyens dans notre nouveau régime distancié ? À mesure que les Québécois retournent en classe et au bureau, ce trouble, cet étrange dépaysement ressenti parmi ceux qui nous sont pourtant familiers, pourrait-il se répandre ?

Ce sont les écrits d'Edward T. Hall, un anthropologue américain parmi les plus influents de son siècle, qui m'ont aidée à élucider mon malaise. Et qui m'ont convaincue qu'il n'y a rien de banal dans l'obligation de s'éloigner de ceux qui nous entourent. C'est vraiment l'équivalent d'appriivoiser une nouvelle culture.

Publicité

Dans les années 1960, Edward T. Hall a inauguré ce qu'il a appelé la proxémie, l'étude de la manière dont l'être humain organise l'espace : celui des maisons et des bureaux, des quartiers et des villes, mais aussi l'espace qu'on garde entre soi et les autres lorsqu'on interagit avec eux.

Dans son livre *The Hidden Dimension (La dimension cachée)*, paru en 1966, Hall explique que le rapport à l'espace fait partie des traits cardinaux d'une société, de ces normes tacites que tous les membres d'une culture respectent sans pouvoir les expliquer ou avoir le souvenir de les avoir apprises. Au même titre que la gestuelle, c'est une manière de communiquer qui, une fois acquise, devient aussi naturelle que la respiration, et c'est seulement au prix d'un effort soutenu qu'on en prend conscience et qu'on la modifie.

Ses observations sur la distance interpersonnelle, en particulier, ont fait école. Chacun d'entre nous est entouré d'une « bulle » invisible qui délimite son territoire, agissant comme une frontière que nul ne peut franchir sans commettre une intrusion et causer de l'inconfort. La plus importante contribution de Hall a été de décrire nos différentes bulles – dans son modèle, il n'y en a pas une, mais quatre, qu'on peut concevoir comme une série de cercles concentriques qui commencent tout près du corps et s'éloignent progressivement – et d'en mesurer précisément les dimensions.

La zone « intime », réservée à nos proches, autorise le contact physique. La zone « personnelle » est celle où peuvent se tenir nos amis, les gens qu'on connaît bien et en qui on a confiance : elle se situe dans un rayon de 45 à 125 cm, selon les circonstances et la nature de la relation. La zone « sociale » est celle des rapports plus formels, avec un patron ou un

professeur, par exemple ; c'est aussi celle où un inconnu peut pénétrer s'il doit nous parler. Elle s'établit au-delà de la portée du toucher, entre 1,25 m et 3,60 m. Finalement, la distance « publique », qui commence à 3,60 m, est celle qu'on maintient avec des étrangers avec qui on n'a pas affaire (sur un quai de métro, par exemple) ou avec les personnalités officielles importantes (comme la reine).

Publicité

Ces écarts, on les police instinctivement, sans avoir besoin de sortir le ruban à mesurer. Toute violation de ces normes est ressentie viscéralement comme un empiètement et déclenche des signaux d'alarme dans le centre d'alerte du cerveau. [L'amygdale](#), une zone nichée profondément dans l'encéphale qui est responsable d'émotions comme la peur et le dégoût, s'active automatiquement lorsqu'une personne qu'on connaît à peine s'approche trop près de nous.

Quant à savoir ce qui se passe dans la boîte crânienne quand quelqu'un qu'on aime se tient anormalement loin, je soupçonne que des influx nerveux signalent, là aussi, une aberration, et que cela suffit à mettre à l'épreuve nos ressources cognitives et à nous embrouiller l'esprit. Au point, peut-être, de bafouiller et de foncer dans les meubles.

On peut donc conclure que se placer à deux mètres d'un inconnu à l'épicerie ou dans la rue ne devrait pas poser problème, puisque cet écart correspond à la distance acceptable pour les gens qu'on connaît mal ou pas du tout. Mais en ce qui concerne les gens qu'on aime, c'est une autre histoire. Ces deux mètres se situent bien au-delà de la zone où nous trouvons naturel et agréable de côtoyer nos êtres chers. Pour respecter l'espacement prescrit avec eux, il faut se faire violence.

Dans ses écrits sur la proxémie, l'anthropologue Edward T. Hall a beaucoup insisté sur le fait que ses mesures ne s'appliquaient qu'aux Nord-Américains, le rapport à l'espace étant propre à chaque culture. La tape dans le dos qui, dans un pays donné, n'appartient qu'aux intimes peut, dans une autre société, convenir aux connaissances ou même aux inconnus. S'asseoir près du seul autre passager dans un bus désert sera acceptable dans une culture, inadmissible dans une autre.

Publicité

C'est dire que certains peuples plus chaleureux ou tactiles ont sans doute eu du mal à se conformer aux règles de distanciation qui ont été presque universellement imposées pour contenir la pandémie. Pas par manque de volonté, par négligence ou par insouciance. Mais parce qu'on leur demande de réécrire les normes ancestrales qui gouvernent leurs relations sociales et qui font autant partie de leur fibre que le salut pour les Japonais ou le débat pour les Français. Dans l'analyse des facteurs qui ont favorisé la propagation du virus, on a sans doute trop peu tenu compte de ces [particularités culturelles](#).

Des chercheurs turcs viennent de combler cette lacune dans [une étude](#) publiée ce mois-ci dans la revue universitaire *Disaster Medicine and Public Health Preparedness*. Selon leurs calculs, plus les habitants d'un pays privilégient la proximité dans leurs interactions avec les autres, plus la maladie s'est répandue rapidement dans les premiers stades de la pandémie, au printemps. La tendance se confirme notamment en Italie, en Serbie, en Ukraine, en Autriche et en Allemagne, des pays où un certain rapprochement est observé dans les rapports sociaux et qui ont vu leur nombre de cas se multiplier plus rapidement qu'ailleurs. Inversement, la maladie a progressé plus lentement dans des pays plus froids comme l'Estonie, la Hongrie et la Corée du Sud.

Selon les auteurs, les pays plus « colleux » auraient intérêt à adopter des mesures beaucoup plus précoces et draconiennes pour limiter les contacts entre leurs citoyens, afin de contrer leur penchant naturel pour la proximité.

Est-ce que l'éloignement deviendra moins pénible au fil des mois ? À la longue, la pandémie fera-t-elle de nous des gens inapprochables ou, au contraire, deviendrons-nous de plus en plus assoiffés de chaleur humaine au fur et à mesure que nous en serons privés ? Qui sait ? En attendant, un peu de compassion est de mise, envers soi et les autres, considérant la difficulté de la tâche qui est exigée de nous.

À lire aussi

[Logos sportifs autochtones : ni flatteurs, ni anodins](#) →

✉ Les infolettres *L'actualité*

LA QUOTIDIENNE

On fait le tri pour extraire l'essentiel. Assurez-vous de ne rien manquer.
L'actualité dans votre boîte courriel, tous les jours.

Courriel

[Je m'inscris](#) →

🗨 12 commentaires ▾

LES PLUS POPULAIRES

5



LA QUOTIDIENNE

On fait le tri pour extraire l'essentiel. Assurez-vous de ne rien manquer.
L'actualité dans votre boîte courriel, tous les jours.

Courriel

Je m'inscris →

Abonnement

[S'abonner au magazine](#)

[Comment activer votre abonnement numérique](#)

[Service à la clientèle](#)

[Parutions précédentes](#)

À propos

[À propos de L'actualité](#)

[Nous joindre](#)

[Politique de confidentialité](#)

[Conditions d'utilisation](#)

[Nétiquette](#)

[Foire aux questions](#)

Suivez-nous

[f Facebook](#)

[t Twitter](#)

[@ Instagram](#)

[in LinkedIn](#)



« Moi, je n'aurais pas figé »

On demande souvent aux victimes de violences sexuelles d'expliquer pourquoi elles n'ont pas résisté plus violemment à leur agresseur. On croit sans doute qu'on aurait protesté plus fortement. N'en soyons pas si sûrs.

Société

par [Noémi Mercier](#)
13 juillet 2020



Photo : Daphné Caron

Moi, je n'aurais pas figé, qu'ils disent. Je l'aurais envoyé chier, le gars. Je lui aurais flanqué une baffe, un coup de poing, le pied dans les parties. Au minimum, j'aurais foutu le camp.

Ce genre de commentaire s'est exprimé de plus belle dans la foulée du [raz-de-marée](#) de dénonciations des violences sexuelles qui déferle dans les réseaux sociaux et les médias depuis quelques jours. Renchérissant sur le mouvement [#moiaussi](#) de l'automne 2017, cette nouvelle vague met en cause des personnalités québécoises du monde médiatique et culturel, qui auraient intimidé, harcelé ou agressé sexuellement des femmes, souvent jeunes, parfois mineures.

Et, comme chaque fois que des accusations de cet ordre se déversent dans l'espace public, il se trouve des femmes et des hommes pour se poser en arbitres, pour soupeser la réaction des plaignantes aux actes qu'elles dénoncent, et pour en conclure que, voyons donc, il ne fallait pas se laisser faire.

L'idée est séduisante. Qui veut croire à sa propre vulnérabilité, advenant le pire ? On préfère tous se voir en justicière ou en guerrier qu'en victime démunie. Qui peut imaginer qu'il perdrait ses moyens devant une violation de ses droits ou de son intégrité ?

La vérité, c'est que nul ne peut prévoir avec certitude comment il ou elle répondrait à une attaque, que ce soit un commentaire dégradant, un abus de pouvoir ou une agression. Notre [boule de cristal](#) est d'une imprécision notoire pour prédire nos propres émotions et comportements. Devant une personne en position de force qui chercherait à nous contraindre, on aime penser qu'on serait indigné, pugnace et déterminé, et que ça nous viendrait le plus naturellement du monde. Mais c'est une minorité d'entre nous qui serions fidèles à ce pronostic.

Dans le feu de l'action, d'autres réactions jaillissent. La stupeur. La confusion. L'incrédulité. L'effroi.

Lors d'une [étude remarquée](#), deux professeures de psychologie américaines ont comparé les réactions des femmes à un épisode de harcèlement sexuel imaginaire ou réel. Et elles ont pu mesurer le fossé qui sépare la vraie vie de l'idée qu'on s'en fait.

Publicité

Pour les besoins de l'expérience, des étudiantes universitaires ayant postulé à un poste d'assistante de recherche ont été convoquées à un entretien d'embauche. Pendant l'entrevue, l'intervieweur (un complice) leur a posé trois questions à connotation sexuelle : êtes-vous en couple, est-ce que les gens vous trouvent désirable, trouvez-vous important que les femmes portent un soutien-gorge au travail.

Une partie des cobayes devaient simplement imaginer ce scénario et non le vivre. Les deux tiers d'entre elles ont affirmé que si elles se trouvaient dans une situation pareille, elles protesteraient d'une manière ou d'une autre : 21 % ont dit qu'elles signaleraient au recruteur que sa question était déplacée, par exemple ; 12 % ont déclaré qu'elles l'enverraient paître ; 16 % ont dit qu'elles quitteraient les lieux.

Mais dans les faits, plus de la moitié des participantes qui ont réellement passé l'entrevue ont poursuivi comme si de rien n'était. Celles qui ont émis des doutes l'ont fait subtilement et avec le sourire, par exemple en demandant à l'homme de clarifier sa question. Et tandis que 68 % des femmes avaient prédit, hypothétiquement, qu'elles refuseraient de répondre, dans la réalité, aucune n'a osé s'abstenir. Toutes les candidates ont fini par répondre à l'ensemble des questions. Personne n'a mis fin à la rencontre ni rapporté l'incident à un superviseur.

D'autres équipes, employant des méthodes similaires, ont confirmé qu'il est beaucoup plus difficile de riposter à un harceleur que la plupart des gens se le figurent. Bien sûr, dans le cadre d'une étude scientifique, ce serait contraire à l'éthique de soumettre des volontaires à des attouchements sexuels ; on peut tout au plus les exposer à des remarques sexistes. N'empêche que ces données nous forcent à revoir ce que l'on considère comme une réponse « normale » ou « raisonnable » à l'inadmissible.

« Plus on fouille, plus on s'aperçoit que c'est une expérience relativement commune de penser qu'on saura stopper une agression ou tenir tête à plus puissant que soi, pour finalement, le moment venu, capituler. »

Notre erreur, c'est qu'on néglige de tenir compte de l'émotion dominante qui surgit dans ces conditions, et qui n'est pas celle qu'on pense. Une émotion qui engourdit, qui paralyse, qui engluie. Qui handicape plus qu'elle ne fouette : la peur.

Les candidates qui ont imaginé l'entretien d'embauche présumaient qu'elles seraient surtout fâchées de se faire traiter ainsi par un intervieweur. Mais ce n'est pas ce que les femmes ont ressenti en réalité : 40 % d'entre elles ont plutôt eu la frousse. Et plus elles ont eu peur, moins elles ont été portées à résister au harcèlement.

En fait, d'une manière générale, la passivité est une réaction bien plus courante à la menace que ce qu'on a appris à croire. Traditionnellement, la science s'est surtout intéressée à deux réponses instinctives au danger : la lutte ou la fuite (connues en anglais sous l'expression *fight-or-flight response*), quand toutes les facultés se mobilisent pour préparer le corps à affronter la menace ou à déguerpir.

Publicité

Mais un troisième instinct serait tout aussi répandu : céder à la torpeur (*freeze*, en anglais), comme la souris qui fait la morte entre les griffes du chat, ou les passagers pétrifiés du Titanic qui sont restés cloués au lit pendant que le paquebot sombrait. Certains experts vont jusqu'à affirmer qu'en cas de catastrophe, c'est bien davantage la léthargie des gens qui est à craindre, leur lenteur à se mettre en branle pour sauver leur peau, que leurs mouvements de panique.

Plus récemment, des spécialistes du traumatisme ont ajouté une quatrième réaction à ce répertoire : la servilité (*fawn*), c'est-à-dire se soumettre ou se montrer conciliant dans le but d'apaiser un agresseur et de se protéger soi.

Ce ne sont donc pas que les victimes de violences sexuelles qui, à l'occasion, figent ou se taisent alors qu'elles voudraient hurler. Plus on fouille, plus on s'aperçoit que c'est une expérience relativement commune de penser qu'on saura stopper une agression ou tenir tête à plus puissant que soi, pour finalement, le moment venu, capituler.

Par exemple, si un assistant de recherche vous demandait de déverrouiller votre téléphone et de le lui remettre afin qu'il puisse en fouiller le contenu, accepteriez-vous ? C'est ce que [des chercheuses](#) ont proposé à des cobayes dans le cadre d'une expérience, qui visait à simuler le genre de requête parfois abusive que font les policiers. Alors que 70 % des gens, imaginant la scène, ont affirmé qu'ils refuseraient une telle intrusion, c'est le contraire qui s'est produit dans la réalité : pas moins de 83 % de ceux à qui on a réellement fait cette demande ont obéi. Et ce, même si on leur avait mentionné explicitement qu'ils avaient le droit de dire non.

Mais voilà : dire non est pas mal plus difficile que ça en a l'air.

Ça ne fait pas de nous des faibles ou des complices de notre propre malheur. Ça fait de nous des êtres humains qui, selon les circonstances et les outils à leur disposition, font leur possible pour survivre ou acheter la paix.

Ajoutons à cela quelques ingrédients toxiques : un rapport d'intimité tordu par un déséquilibre de pouvoir, toute une vie à être conditionnée à se rendre agréable et à faire passer les besoins des autres avant les siens — car c'est encore ainsi que la majorité des femmes sont socialisées — et le risque jamais lointain d'une escalade de la violence ou de représailles, et ça ne semble plus si inconcevable qu'il puisse être compliqué de repousser un achalant ou un agresseur.

Publicité

D'ailleurs, je m'interroge... Ceux qui s'empressent de condamner ce qu'ils perçoivent comme l'inaction des victimes de violences sexuelles, seraient-ils si prompts à dénoncer les abus dont ils seraient témoins ? Rien n'est moins sûr. Dans ces cas-là aussi, on surestime grandement la fermeté avec laquelle on s'interposerait.

Une équipe de l'Université de l'Utah a publié il y a quelques mois [une étude](#) qui illustre bien. Dans cette expérience, qui s'est déroulée en ligne, les sujets devaient faire connaissance avec deux autres personnes en clavardant avec elles à propos de leur vie, leurs goûts et passe-temps. Pendant l'activité, l'un des coéquipiers (un complice) a écrit un commentaire totalement déplacé à une autre participante, du genre « j'ai hâte de voir ton beau cul à la plage ». Alors, les cobayes sont-ils intervenus ?

L'astuce, c'est qu'avant de se prêter à cet exercice, les mêmes volontaires avaient rempli un questionnaire les invitant à se projeter dans diverses situations épineuses. Les deux tiers des gens avaient alors répondu que oui, bien sûr, si un confrère de travail faisait une remarque dégradante à une collègue, ils le dénonceraient, sachant que le confrère en question pourrait en payer le prix.

« Le problème, ce n'est pas seulement qu'on brise nos promesses envers celles et ceux qu'on prétend soutenir. C'est aussi qu'on se base sur le sentiment gonflé de notre propre combativité pour blâmer les victimes. »

Les deux tiers avaient les intentions à la bonne place, chapeau ! Mais ça ne les a pas avancés à grand-chose. Car, de ce nombre, lorsqu'une situation presque identique est survenue au cours du clavardage, seulement le quart ont interpellé le harceleur et 39 % ont relayé l'incident aux organisateurs. Dénoncer, même lors d'une conversation anonyme en ligne, c'était encore trop délicat pour la plupart des participants. C'est seulement quand on leur a demandé directement si leur coéquipière avait reçu un commentaire désobligeant qu'enfin, une majorité des sujets l'ont signalé. Bref, il a fallu leur tirer les vers du nez.

Selon d'autres travaux, les gens pensent aussi qu'ils rejeteront un coéquipier qui profère une injure [raciste](#) ou [homophobe](#) devant eux. Mais lorsque l'occasion se présente, ils ferment les yeux.

Le problème, ce n'est pas seulement qu'on brise nos promesses envers celles et ceux qu'on prétend soutenir. C'est aussi qu'on se base sur le sentiment gonflé de notre propre combativité pour [blâmer les victimes](#) qui ne protestent pas assez vivement à notre goût, pour juger de la crédibilité de leurs révélations, et pour décider si elles sont dignes de notre sympathie.

Au [Moyen-Âge](#), pour qu'un violeur soit incriminé, la victime devait prouver qu'elle lui avait offert une violente [résistance](#). On devait l'avoir entendue crier, elle devait montrer les marques des coups qu'elle avait reçus en se débattant, ses vêtements devaient être déchirés ou tachés de sang. Avons-nous vraiment évolué ?

Le plus terrible, c'est que cette idée erronée de la résistance qu'on serait censé opposer à une attaque, la suspicion qui plane sur celles qui n'ont pas agi comme on pense qu'elles devraient ou comme on croit qu'on le ferait, tout cela contribue à les faire taire. Quand on dit « moi, je n'aurais pas figé », on nourrit le doute cruel qui s'insinue dans l'esprit de trop

nombreuses victimes – ai-je dit non assez fort et assez souvent, aurais-je pu crier, me battre ou m'en aller, est-ce de ma faute, qui me croira ? C'est comme ça que se dépose le germe de la honte. C'est ainsi que le silence se cultive.

À lire aussi

[Le mirage de la diversité →](#)

✉ Les infolettres *L'actualité*

LA QUOTIDIENNE

On fait le tri pour extraire l'essentiel. Assurez-vous de ne rien manquer.
L'actualité dans votre boîte courriel, tous les jours.

Courriel

[Je m'inscris →](#)

19 commentaires ▾

LES PLUS POPULAIRES

5



✉ Les infolettres *L'actualité*

LA QUOTIDIENNE

On fait le tri pour extraire l'essentiel. Assurez-vous de ne rien manquer.
L'actualité dans votre boîte courriel, tous les jours.

Courriel

[Je m'inscris →](#)

Abonnement

[S'abonner au magazine](#)

[Comment activer votre abonnement numérique](#)

[Service à la clientèle](#)

[Parutions précédentes](#)

À propos

[À propos de L'actualité](#)

[Nous rejoindre](#)

[Politique de confidentialité](#)

[Conditions d'utilisation](#)

[Nétiquette](#)

[Foire aux questions](#)

Suivez-nous

[f Facebook](#)

[t Twitter](#)

[@ Instagram](#)

[in LinkedIn](#)

